

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Drouot

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Le *Bolero* a les honneurs de la saison nouvelle; c'est la coiffure des jeunes femmes et des jeunes filles qui ne craignent pas de dégager complètement leur visage; il sied aux traits enfantins, va fort bien aux minois éveillés, et ne messied pas aux figures régulières; le tout est de savoir le poser selon le type du visage.

Le plus joli des boléros est entièrement et finement perlé; son bord rond dégagant la calotte, également ronde, est légèrement relevé tout autour; de côté, des plumes en pouff remplacent le pompon, mais elles ne sont pas volumineuses et ne doivent pas se répandre sur la calotte ni dépasser le bord. Cette coquette coiffure est délicieusement interprétée par madame de Bysterveld; si simple qu'elle paraisse, il faut beaucoup de goût pour lui donner ce je ne sais quoi, défini aujourd'hui par un mot trop souvent employé, et banni de notre vocabulaire par notre Directeur. Mais que ce mot de quatre lettres est expressif, et comme il donne tout de suite l'idée de ce qu'est la personne ou la chose ainsi qualifiée! On l'applique encore, ce mot, à certain gant tout nouveau, le seul porté en ce moment par les élégantes. C'est un gant de Suède à longue manchette ronde se perdant sous la manche; une étroite lanière en Suède, avec petite boucle d'acier fixée à la couture extérieure et à la hauteur du poignet, forme bracelet et enserre le gant qui reste parfaitement tendu sur



Robe de soirée en satin merveilleux rosé uni et broché (vue de dos et de profil).  
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

la main, tandis que la longue manchette joue le rôle des plis sur le bras; le bout de la lanière opposé à la boucle est découpé en patte et percé de



plusieurs œillets échelonnés pour l'ardillon de la boucle. Ce joli gant n'a que le seul défaut d'être un peu cher.

Encore très..... la broderie en ficelle que l'on met au costume de printemps, ficelle bise, écrue, qui forme des enroulements, des fleurs en relief; on crochette avec cette ficelle des dessins dans le genre de la guipure d'Irlande.

Un gentil modèle de col dont nous donnerons le patron dans le numéro du 23, se fait en toile ou en percale à lignes de couleur. Un haut poignet très échancré devant, reçoit au bord supérieur un col rabattu de quelques centimètres de hauteur, qui s'arrête à l'échancrure pour dégager complètement le cou; sous ce col rabattu, et de chaque côté, se cousent deux pans en surah terminés par une bande de percale pareille au col. Le surah doit être assorti à la couleur des lignes, mais de ton foncé: si les lignes sont bleu pâle, prendre du surah bleu marine; roses, du surah grenat; en toile blanche, le surah blanc; ces deux pans se nouent d'une double coque qui ne doit pas sentir l'appât. Le poignet échancré, avec petite manchette rabattue; la manche s'attache à la guimpe par une tresse cousue dans le haut: cette manière nous paraît beaucoup plus commode que le bracelet de caoutchouc.

Puisque nous parlons de caoutchouc, disons que son emploi pour attacher les jupes n'est pas aussi pratique qu'on l'avait espéré. Le caoutchouc noué se détire et, au bout de quelques jours, ne donne plus d'élasticité; nous préférons la manière dont mesdemoiselles Vidal l'emploient. Un morceau de ruban en caoutchouc — dix centimètres de longueur — est cousu d'un côté à la jupe; à l'autre bout s'attache un ruban de coton, lequel se noue pour maintenir l'ampleur derrière; le caoutchouc n'ayant pas la fatigue du nœud conserve son élasticité et se prête mieux aux mouvements.

Deux gentils costumes pour jeune fille ou jeune femme méritent de vous être décrits, tant pour leur prix modeste que pour leur façon charmante. Madame Hubler les fait en tissu à rayures égales grenat et bleues, roses et mastic, noires et blanches, combiné avec du surah assorti à la rayure foncée, ou avec du voile pour le moins cher. Le premier a une jupe plissée largement avec un frisottant en surah dépassant le bord; un corsage à plastron ouvert ou montant et une écharpe en surah qui coupe la jupe et forme, derrière, pouf et tunique; prix 65 fr. Le second qui coûte 45 fr., a toutes les garnitures et l'écharpe en voile; les deux sont charmants et feront la saison; pour les soirées et les diners de printemps, ils nous semblent parfaits si l'on veut être élégante et simple. Madame Hubler ornemente le corsage d'un nouveau genre de col mobile qui le rend habillé. Il se fait en surah, se fronce devant, s'ornement de dentelle et peut se poser sur le corsage ouvert ou montant.

Un jupon de printemps en beau cachemire crème est garni de trois plissés de satin noir séparés par une dentelle blanche — une dentelle au bord — la ceinture ronde assez haute, très échancrée à la taille pour la dégager; j'ai vu ce même genre de jupon avec les plissés en satin blanc.

Ce luxe est porté bien loin; ainsi, pour remplacer le jupon de percale du costume court, on fait des jupons

en taffetas blanc, mais, crème — rarement de couleur — ornés de dentelle et de plusieurs petits ruchés de taffetas dépassés par d'autres ruchés de dentelle du Languedoc. Une autre garniture se compose de trois plissés de sept centimètres posés l'un sur l'autre, trois autres posés en sens inverse, de façon que les deux têtes se touchent; puis, pour masquer la piqure qui les monte, une ruche en tulle point d'esprit rehaussée aux deux bords d'une petite dentelle, est posée au milieu. Cet ornement qui donne un délicieux fouillis maintient la jupe du costume. En taffetas noir, ce jupon s'agrément de dentelle espagnole posée à plat et de volants froncés; il ne s'en porte pas d'autre avec le costume noir.

CORALIE L.

MOUCHOIRS DE LA COMPAGNIE IRLANDAISE  
36, rue Tronchet

Nous avons déjà dit un mot des jolis mouchoirs avec symboles et initiales, que madame Duret à fait faire pour les premières communiantes; les prix sont si variés que ces cadeaux peuvent s'adresser à toutes les bourses. Les plus riches, brodés aux quatre angles avec un bel ourlet à jour et une belle et fine batiste, coûtent 20 fr.; à 10 fr., à 7 fr., un symbole et les initiales. Les mouchoirs pour corbeille sont d'une recherche de dessin et d'une exécution parfaites. Le point d'arme, le plumetis, les jours forment de riches bouquets dont les fleurs en relief imitent on ne peut mieux la fleur naturelle. Les encadrements de point à l'aiguille, de Valenciennes, de Bruxelles composent de superbes mouchoirs de bal. Les fantaisies sont nombreuses pour le mouchoir de ville: dispositions de fines fleurettes, de jours formant des carrés, de jones dessinant l'ourlet, sans compter les fantaisies de couleur qui vont en cette saison primer toutes les autres. Les vignettes de couleur courant en feston sur un ourlet à jour; ourlet de couleur, imprimé de dessins blancs ou écrus; attributs, écussons, chiffres, le tout brodé en coton de plusieurs couleurs; toutes ces nouveautés sont très bien portées au printemps et pendant l'été. Les rayures et les écossais se montent en ourlet, mais l'angle de l'ourlet est blanc comme le fond, et dessus se brodent ou les initiales, ou la couronne, ou les armoiries.

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

*Capilliculture. Eau et pommades vivifiques.*

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur.  
5 bis, rue des Rosiers, au Marais.

Ces préparations composées uniquement de sucs végétaux non encore appliqués à la régénération du tissu pileux, ne ressemblent en aucune façon à tous les cosmétiques employés jusqu'à ce jour, et c'est par des moyens tout-à-fait nouveaux, puisés dans une connaissance approfondie de la chimie organique, que l'auteur obtient les résultats les plus remarquables. A celles de nos lectrices qui nous demandent une pommade et une eau arrêtant la chute des cheveux, les faisant repousser sur les parties dégarnies les fortifiant, leur donnant du brillant, de la souplesse et une grande fraîcheur de nuance, nous ne pouvons mieux faire que d'indiquer l'eau et la pommade vivifiques, les meilleurs produits que nous ayons essayés. Elles peuvent en faire usage avec sécurité, les médecins les indiquant comme très salutaires. L'emploi est indiqué dans la notice qui accompagne chaque boîte et chaque flacon. Prix de la demi-boîte, 4 fr. Du demi-flacon, 1 fr. Nous prions d'écrire directement à l'adresse donnée, à M. L. Bonneville.

C. L.





4307

# Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot, 2.

Toilettes de M<sup>me</sup> Bréant-Castel, 19, r. du 4 Septembre. Modes de M<sup>me</sup> Boucherie.

16, r. du Vieux-Colombier. Corsets & Connuers de M<sup>me</sup> Emma Guille. Nouveaux de l'Opéra.



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 133 et 135).

*Robe de soirée ou de dîner en satin merveilleux et broché rose. — Jupe en taffetas couverte d'un bouillonné tendu serré à dix centimètres du bord par une bande froncée en satin: une tunique, ouverte sur ce bouillonné, forme sur le côté deux pointes étagées encadrées de dentelle de Miremont, relevée de côté; les deux pans de derrière qui sont le prolongement du dos-princesse, se croisent en se soulevant en pouff. Deux revers en satin, rabattus sur un ornement bouffant en broché, donnent au dos l'aspect d'un habit. Ceinture en satin rose prenant de côté et formant flot devant, à la pointe du corsage, lequel est ouvert en carré, avec un revers en satin sous lequel passe un ruban de satin qui forme coque devant.*

*Frange en perles de jais pour gar-*



Frange en perles de jais, pour garniture de tunique ou de visite.

*niture de tunique ou de visite. — Prendre des perles taillées, des deux grosseurs indiquées au dessin. Nous engageons à rapprocher les brins de la frange, lesquels pour faciliter l'exécution ont été beaucoup trop écartés; les espacer de cinq millimètres au plus. Pour monter la frange, prendre un galon de soie et passer au bord dans le même point quatre aiguillées de fil noir; enfiler 7 perles par fil, nouer les quatre fils ensemble le plus près possible des perles; enfiler une grosse perle sur les fils réunis, faire un nœud et recommencer à enfiler 7 perles sur chaque fil. Faire ceci autant de fois que l'indique le modèle. Après la dernière grosse perle taillée, enfiler 10 perles par fil, dans la dernière repasser le fil et faire un nœud très solide pour l'arrêter; ceci se fait à chaque brin du gland qui termine la frange.*

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4307

COSTUMES DE COURSES

*Costume en swra uni et à rayures gris bleu. — Jupe inclinée garnie, au bas du tablier, d'un volant froncé à rayures, taillé en biais, et d'un second volant uni monté à plis creux. Draperie à rayures transversales, relevée régulièrement sous une tunique faite d'un lè relevé en coque et bordée d'un biais à rayures; au bas de la jupe, plissé surmonté d'un ruché. Corsage à basque courte et collante; fichu à rayures noué de côté. Visite en swra doublée de satip gris perle. Au contour, deux rangs de très haute frange chenille et soie. Courant sur la couture du dos, belle passementerie assortie, terminée par des glands. — Bottes en chevreau mordoré. — Gants gris perle. — Chapeau en paille forme capote. Autour du fond, une draperie coupée de deux touf-*

*fes de capucines. Sur le côté du bavolet, quelques plumes d'oiseau de Paradis.*

*Robe en satin d'été écri. — Jupe demi-longue; au bas de la demi-traine relevée en pouff, un volant froncé monté à tête et un plissé au bas du tablier, sur lequel s'ouvrent les tuyaux d'orgue d'un haut plissé; deux draperies se relèvent de côté sur ce plissé et se fixent par des coques en satin. Corsage à basque, froncé devant, aux épaules et à la taille. Cachemire de l'Inde carré, maintenu sur le côté, dans un anneau de passementerie, dans lequel passent les deux pointes qui tombent de côté. — Bottines en chevreau écri. — Gants de Suède. — Chapeau en paille noire doublé d'un bouillonné tendu en swra ponceau. — Écharpe de swra, et plumes noires retenues par une traverse en swra noir qui prend sous le bord relevé du chapeau.*

Renseignements et Conseils

*Madame P. — Veuillez, madame, classer vos numéros du premier trimestre. Vous trouverez que les deux premiers numéros de janvier portent la même date; 8 janvier: l'un est donc le numéro qui devrait porter la date du 1<sup>er</sup>, c'est une erreur typographique que nous n'avons pu rectifier. Chaque trimestre comprend dix samedis, ce qui fait dix numéros. Comptez si vous avez ce nombre.*

*Madame M., Ins... — L'abonnement de trois mois à l'édition hebdomadaire du Journal des Demoiselles est de 8 fr. 50 cent.; et non de 8 fr., comme le portait votre mandat.*

*Madame de D. — Vous allez recevoir la ceinture de jupon. Quant au patron de la pelisse, froncée aux épaules et au dos, il a été donné découpé dans le numéro du 22 fé-*

*vrier; le nom n'est qu'une désignation fantaisiste, le modèle est le même. Vous avez reçu le 3 avril une planche de pardessus qui vous aura très sûrement satisfaite; nous l'espérons du moins. Tous nos remerciements pour cette fidélité dont nous sommes fiers.*

*Madame S. V. — Le supplément du 30 avril contient un alphabet pour mouchoir. Le genre de lettres est nouveau et vous conviendra, nous l'espérons. Merci pour cette impatience qui nous touche beaucoup.*

*Madame M. B., à La C. — La dentelle parue le 19 février pourrait servir pour nappes d'autel en prenant un gros fil cordonnet; on ferait un seme de groupe de 4 mailles sur la partie grillagée.*

*Madame veuve H. — Notre caissier réclame 50 centimes, l'abonnement d'un trimestre à l'édition hebdomadaire du Journal des Demoiselles coûtant 8 fr. 50 cent.*



## CAUSERIE

Quelle sinistre causerie il y aurait à faire sur les catastrophes de toutes sortes qui se succèdent depuis quelques semaines : les complots nihilistes et le meurtre de l'Empereur en Russie, la tentative d'empoisonnement sur un autre personnage auguste en Autriche, l'effroyable incendie du théâtre de Nice, la destruction d'une de nos missions en Afrique, les désastres d'Ischia et de l'île de Chio, des procès enfin dont l'horreur n'est égalée que par celle de certains suicides... Ne dirait-on pas que le monde, moral et physique, tremble sur ses bases et qu'un esprit de terreur passe sur le genre humain pour l'avertir ou pour le menacer ?

Mais notre tâche n'est pas d'enregistrer ces faits lugubres, ni d'en tirer des déductions qui se présenteront d'elles-mêmes à la pensée de tous ceux qui réfléchissent ; nous devons nous borner à enregistrer les événements moins sérieux de la vie mondaine, et déjà nous sommes en retard pour le *Tribut de Zamora*. Même sur ce point, il convient de nous imposer quelques réserves ; une plume plus compétente que la nôtre jugera la valeur musicale de l'œuvre et nous en sommes bien aises, vraiment, car le souvenir de *Faust* et des enchantements que nous lui avons dus, nous rend presque honteuse d'avoir trouvé si peu de choses à admirer dans cette œuvre inférieure à *Polyeucte* qui lui-même... mais nous allons empiéter sur le terrain réservé. Une première représentation à l'Opéra offre tant d'attraits en dehors de la musique ! Celle du 1<sup>er</sup> avril avait toute la magnificence d'un de ces galas en l'honneur de visiteurs princiers qui sous notre république sont de plus en plus rares : la salle, mieux éclairée que de coutume, se couronnait à la hauteur de la coupole, d'un diadème de pierreries fabuleuses obtenues par l'illumination de verres de couleur à facettes qui figurent des émeraudes, des saphirs, des rubis, tout un chapelet flamboyant que l'on croirait sorti des mines de Golconde.

Les ors trop riches de la décoration ne suffisaient pas cette fois à éteindre les toilettes, tant elles étaient constellées de diamants : à l'amphithéâtre même c'étaient des robes claires et des gerbes de fleurs ; les secondes loges ne le cédaient pas sous le rapport de la parure aux premières, où nous avons noté quelques toilettes vraiment remarquables : réunies entre les colonnes, trois Grâces un peu pâlies du premier empire, la duchesse de Mouchy en noir littéralement cousu de diamants, le diadème offert par l'Impératrice sur sa belle tête régulière ; la marquise de Galliffet en robe de satin d'un bleu franc, très décolletée, avec écharpe de tulle bleu passée en sautoir sur une épaule, et retenue devant par des roses rouges ; la marquise de Pourtalès en costume pittoresque qui

faisait penser à la reine Margot : robe de satin blanc à crevés, très longue de taille et montante jusqu'à la nuque qui disparaissait sous une haute collerette encadrant la tête ; le corsage ouvert et garni par la chérusque en question, avec des cordons de perles pour lacets ; manches longues tailladées ; un échafaudage de plumes blanches sur la tête, qui, malgré les années, gardait sous son aigrette la fière élégance immortalisée par le pinceau de Carolus Duran.

Dans la loge de madame Joubert, signalée par la présence sur le rebord de deux bouquets énormes (ce qui nous paraît être la résurrection d'un ancien usage), la plus curieuse couronne ronde tout en mousse, éclairée en façon de vers luisants par des diamants qui scintillaient enfouis à demi dans la verdure ; c'était un peu lourd peut-être mais posé sur une tête brune assez belle pour défier ce défaut. Citons encore plusieurs robes de satin blanc ayant en guise de corsage un simple corset, ce qui nous paraît l'indécence même ; une femme surprise le matin dans cet état de quasi nudité jetterait à la hâte un vêtement sur ses épaules ; mais la mode a décidé que ce qui serait *déshabillé* le matin est habillé le soir ; n'importe nous réclavons une ombre de draperie, de garniture quelconque sur ce collant audacieux, et surtout une apparence de manche, moins illusoire que le nœud de ruban, le fil de perle ou comme certaine beauté — du monde interlope probablement — deux anneaux formés par le serpent d'or qui s'enroulait autour du corsage de cette Ève nouvelle. — Les bouquets placés sur l'épaule, sont bien engonçants ; mademoiselle Grévy, très élégamment et modestement mise, en satin blanc du grand faiseur, avait le sien au milieu du corsage, à la vieille manière, et n'y perdait rien.

Mais c'était aux troisièmes loges surtout qu'il fallait chercher l'excentricité dans les toilettes, car dans ces loges très découvertes les plus jolies actrices et les célébrités les mieux justifiées parmi celles que l'on nomme aujourd'hui les *belles petites*, étalaient tout ce que la fantaisie et l'argent peuvent procurer de luxe à la beauté. C'était une gamme de satins de nuances tendres, le rose éteint, côtoyant le bleu mourant, le vert ondin mis en relief par du jaune blé, car presque toutes ces dames se présentaient deux à deux, formant de fringants attelages et aussi passequillées de jais blanc sur les coutures, aussi endiamantées au corsage les unes que les autres, généralement coiffées de plumes ou d'aigrettes, un grand éventail de plumes aussi, à la main. Plusieurs toilettes rouge vif, velours et satin, soulignaient l'éclat de cheveux noirs et de chaudes carnations brunes. En fait d'hommes, toutes les illustrations de la politique, des arts et de la litté-



rature étaient à leur poste, sans parler des représentants du faubourg St-Germain et de la finance.

M. Gambetta se cachait sur la scène, dans la loge de la direction.

Tous les journaux ont dit quelle ovation avait été faite à Gounod quand il est venu prendre sa place de chef d'orchestre; mais nous croyons pouvoir affirmer que celle qui a suivi le dernier acte s'est adressée surtout aux interprètes et d'abord à cette sublime Krauss, tragiquement belle sous un costume qui rappelle celui de la *Salomé* de Regnault; des cheveux en désordre enveloppant de leur masse noire la pâleur des traits et l'éclat fébrile de ses yeux ajoutaient à l'étrangeté saisissante de cet aspect; aussitôt qu'elle a paru toutes les glaces, difficiles à rompre pendant le premier acte, se sont fondues comme par miracle; elle a dit merveilleusement une ou deux phrases exquisément égarées dans son rôle; elle a rendu intéressants d'autres morceaux fort ennuyeux, elle a fait un chef-d'œuvre du chant patriotique désormais intitulé la *Marseillaise du Tribut de Zamora* et qui par lui-même est assez vulgaire. L'admirable cantatrice et la grande tragédienne! Rachel ne put avoir de plus beaux gestes, plus de passion, plus d'âme. Ce rôle d'*Hermosa* restera son triomphe, si le *Tribut de Zamora* n'est pas le triomphe de M. Gounod.

On l'a rappelée, bissée, acclamée..., l'enthousiasme était de la frénésie. Gounod, dont la reconnaissance s'explique sans peine, tendait les mains à ses interprètes après le fameux duo avec Mlle Daram, et la pauvre Krauss devait arracher à son évanouissement d'un effet si pathétique, pour aller répondre à cette étreinte, puis se recoucher afin de continuer la syncope, mouvement qui, exécuté par tout autre qu'elle, eût interrompu le sérieux de l'action; mais elle peut tout se permettre, étant capable de tout faire avec noblesse et avec grâce.

Tous les chanteurs de salon voudront redire la romance de Lassalle au quatrième acte. Cet artiste a eu aussi sa part de succès; il a de magnifiques costumes et fait son entrée sous un casque copié, avec modifications, sur celui de Boabdil! Du reste, les costumes sont tous admirablement réussis, sauf celui de mademoiselle Daram au premier acte; ainsi que les décors, non moins intéressants, (surtout celui du deuxième acte, les Rives de l'Oued-el-Kébir devant Cordoue), ils aident à comprendre l'action qui serait sans cela terriblement embrouillée, grâce au peu de connaissance que nous avons de l'état de l'Espagne au neuvième siècle et à la confusion d'un poème où l'on ne reconnaît guère l'habileté proverbiale de M. d'Ennery. Rien de plus plat, de plus rebattu, hélas!

Nous croyons que c'est pour dissimuler les pauvretés de la versification qu'aucun des acteurs ne prononce un mot. Sellier cependant fait exception, et ce qu'il nous a permis d'entendre ne donnait pas envie de connaître le reste.

Il n'y a aucune originalité dans les ballets de Géorgiennes, de Tunisiennes, de femmes kabyles et de Mauresques, pour que l'Orient se révèle à nous, les fêtes de harem ne suffisent pas, ni les caravanes, ni les ventes d'esclaves; il faudrait que cet Orient rêveur et passionné fût dans la musique; Bizet et Félicien David ont su l'y mettre.

★ ★

Les bals reprendront après Pâques avec non moins d'entrain que pendant le dernier carnaval qui a été en somme assez brillant et a même quelque peu empiété sur le carême. On n'en a pas fini pour cette année, assure-t-on, avec les fêtes costumées revenues à la mode plus que jamais, surtout sous la forme villageoise. Ce genre, renouvelé du dix-huitième siècle, a eu tout son éclat chez madame Adam qui, chacun le sait, a inauguré les invitations en style de campagne: « C'est moi, Juliette Lamber, que je vous invite à danser, » et les affiches de couleur plaquées aux murs avec le mot *Bal* imprimé de travers et les lampions rustiques, les guirlandes accrochées en festons, les tonneaux de cidre et de vin blanc pour satisfaire la soif des laitières et des Bretons bretonnants, des meuniers et des mariées de basse Normandie, de tous ces villageois plus réalistes, paraît-il, que ceux qui étaient admis à figurer dans les divertissements de Watteau, puisqu'un peintre de talent, inspiré par *Nana* sans doute, était, nous a-t-on dit, en varioleux de village!

Depuis, madame Madeleine Lemaire, l'éminente aquarelliste, a réuni de nombreux amis dans son atelier décoré avec un art infini; — disons, par parenthèse, qu'il n'y a pas de salon qui vaille, pour encadrer une fête, ce résumé de toutes les originalités les plus charmantes qu'on appelle un atelier de peintre. — M. Alexandre Dumas a pu, grâce au simple fez, passer pour Turc au milieu d'une nuée d'artistes et de jolies femmes plus consciencieusement travestis. Les costumes un peu chargés dominaient, costumes de la Restauration et de 1830, manches à gigot, taille sous les bras, peignes à la girafe qui, portés par de très jeunes filles, peuvent avoir une certaine grâce drôlette. On a beaucoup admiré dans ce genre à demi comique des costumes anglais empruntés à Kate Greenaway. Le peintre Saintin en sergent de ville faisait la police d'une façon fort réjouissante.

Mais tandis que nous énumérons les fêtes de la saison, passons rapidement sur le grand nombre de bals poudrés qui ont contrasté dans une autre société avec ces fêtes quelque peu sans façon, et arrivons tout de suite à la soirée d'une espèce nouvelle donnée chez madame M..., dont le mari est un homme d'esprit bien connu dans la littérature comme dans les salons. Monsieur et madame M... ont imaginé d'égayer un de ces raouts qui dans beaucoup de maisons deviennent hebdomadaires, par un intermède tout à fait imprévu.

Les invités (ils avaient dîné, espérons-le), ont été introduits dans la salle à manger et, là, priés de prendre place sur des banquettes comme au spectacle, tandis qu'autour d'une table élégamment servie s'asseyaient six convives des deux sexes qui dinaient tout de bon en causant. Cette causerie, improvisée ou non, était spirituelle et piquante à la façon de la plus jolie saynète; elle s'est terminée au dessert après lequel acteurs et spectateurs sont rentrés dans le salon. Et c'est ainsi que monsieur et madame M... ont trouvé le moyen d'enrichir encore sur le fameux dîner du duc Job.

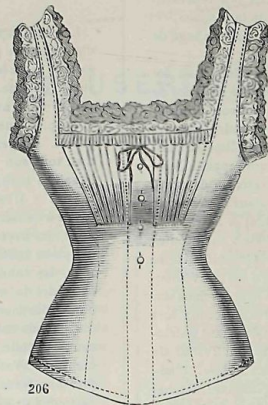
T. B.



N<sup>os</sup> 1 et 2. Corsages de dessous de la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

N<sup>o</sup> 1. Corsage en nanzouk : goussets plissés, posés de chaque côté de la poitrine et arrêtés au bord supérieur par un plissé qui fait engrelure et dans lequel passe un ruban de couleur. Le décolleté carré reçoit une dentelle ainsi que l'entournure.

N<sup>o</sup> 2. Corsage en percale boutonné sur l'épaule. Décolleté arrondi, festonné d'une dent de feuille de rose qui se détache sur une Valenciennes; même garniture à l'entournure.



N<sup>o</sup> 1. Corsage de dessous en nanzouk garni de dentelle.

N<sup>o</sup> 3. Boléro perlé pour jeune fille et jeune femme, modèle de madame de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Un beau tulle grenadine perlé est appliqué sur du surah noir. Touffe de plumes de côté.

N<sup>o</sup> 4. Capote en tulle espagnol. — Tombant sur la passe qui pose sur les cheveux, trois rangs de dentelle espagnole, le troisième relevé du côté droit sur une branche d'œillets panachés citron et rose de Chine. La capote tendue à un petit bavolet couvert d'une mantille qui forme brides, celles-ci croisées de côté sous un œillet monstre.



N<sup>o</sup> 6. Costume en surah et pékin loutre. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

en satin royal, sur laquelle joue une frange de fines perles de jais. Un ornement en jais chiffonne et maintient devant, la fanchon qui est piquée, derrière, d'une touffe de fleurs : coucous et violettes. Les pans arrondis de la mantille font brides.

N<sup>o</sup> 6. Costume en surah loutre et corsage Louis XV en surah pékin. — Jupe en taffetas; deux plissés en surah pour garniture et une draperie di-



N<sup>o</sup> 3. Boléro perlé pour jeune femme.



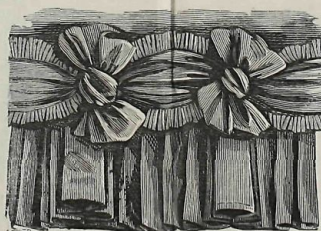
N<sup>o</sup> 4. Capote en tulle espagnol.

Modèles de madame de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.



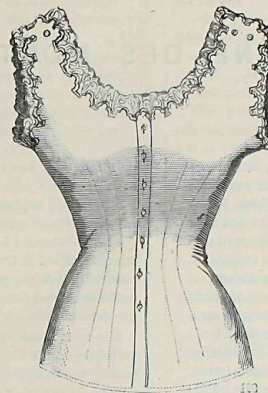
N<sup>o</sup> 5. Fanchon en dentelle espagnole et jais.

visée perpendiculairement en trois, par des motifs perlés qui ont la forme d'une lame effilée. Cette draperie ne recouvre que les deux tiers de la jupe; la partie



N<sup>o</sup> 7. Garniture pour jupe.

supérieure du tablier reçoit une draperie venant se chiffonner avec les pans qui, derrière, complètent la tunique. Le corsage Louis XV en surah pékin a une longue basque fuyante devant, et sur cette basque, posée à cheval sur la couture du dessous du bras, une poche en surah uni avec un large revers rayé, maintenu par de beaux boutons de jais. Le milieu de la basque du dos s'arrête au bord inférieur du revers de la poche et s'or-



N<sup>o</sup> 2. Corsage de dessous en percale festonné.



N<sup>o</sup> 8. Costume en surah noir et tissu de fantaisie. De mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

ment avec deux plissés tombants. Nœud à l'encolure, devant et à l'épaule.

N<sup>o</sup> 7. Garniture pour jupe. — Peut se faire toute en cachemire avec les nœuds et les plissés de la bande-bouillon en surah ou satin duchesse; ou le plissé en cachemire, la bande-bouillon en surah. Le plissé a vingt centimètres de hauteur; il se plisse alternativement de quatre larges plis couchés et d'un triple pli creux; la bande-bouillon qui forme tête a quinze centimètres de largeur et les petits plissés qui l'encadrent, quatre centimètres; cette bande est pincée par une double coque, au-dessus du triple pli creux.

N<sup>o</sup> 8. Costume en surah noir et tissu de fantaisie garni de dentelle espagnole. — Jupe en surah plissée verticalement, le tablier coupé par une garniture de plissés et de volants en dentelle espagnole disposée en cintre renversé. La tunique s'ouvre à partir de la taille, elle se relève de côté par un nœud, genre Louis XV, et s'arrondit dans le bas; un volant de dentelle espagnole au contour. Corsage à basque formant pointe devant et au dos et le cintre sur la hanche; un plastron en surah froncé sur lequel joue une dentelle espagnole. Un col carré montant et rabattu; un nœud à la manche ronde dont le bord est liseré de surah.



## LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

« Vous riez de moi ? dit-elle tout-à-coup, se retournant vers son vieil ami qui la regardait avec une bonhomie narquoise. Si vous saviez combien je me sens agitée et heureuse à la fois en songeant que trois existences dépendent peut-être de moi !... Pourvu que ma grande vilaine figure n'intimide pas les enfants !... J'ai pensé à eux toute la nuit, mon cher monsieur, et je suis de plus en plus résolue à les ramener. Les chambres sont déjà préparées... Cette petite femme ne sera-t-elle pas à merveille dans l'aile droite, avec deux fenêtres ouvertes à l'est et au couchant ? Et la chambre Pompadour, bien que la brocatelle soit un peu ternie, n'est-elle pas ce qu'il faut pour la jeune fille ? Mais voici la cloche du déjeuner... Vous savez que je prends le train de 11 h. 50, et qu'il nous faut avancer l'heure du repas. »

Mademoiselle de Montligné n'attendit pas qu'on vint lui annoncer le déjeuner, elle prit le bras de M. Bardier et l'entraîna d'un pas rapide vers la salle à manger. Mais pendant qu'il faisait honneur à la délicate cuisine de Valvert, elle goûta à peine aux mets qui lui étaient servis, tirant vingt fois sa montre antique en émail vert, et faisant transmettre à sa femme de chambre les ordres les plus contradictoires.

« Je vous donne cinq minutes pour prendre votre café, si vous voulez me conduire à la gare, » dit-elle, se levant aussitôt que le dessert eut été servi.

Un quart d'heure après, Valvert était en rumeur.

Mademoiselle de Montligné, couverte d'un manteau de voyage extrêmement perfectionné et incroyablement laid, et coiffée d'un chapeau énorme, entortillé de gaze noire, adressait ses dernières recommandations aux vieux domestiques, qui n'en croyaient ni leurs yeux, ni leurs oreilles.

Les deux mecklembourgeois, attelés à la grande berline, secouaient fièrement leur crinière, fort loin de se douter qu'ils faisaient partie d'un ensemble burlesque, les cartons et les malles étant attachés un peu partout sur les flancs de la vaste voiture.

Et tout cet équipage, se mettant enfin en marche, entraîna mademoiselle Géraldine vers la gare, où, après diverses péripéties, M. Bardier l'installa dans le coin d'un wagon, Martine et Pierre voyageant de compagnie en seconde classe, non loin de leur maîtresse.

L'agitation de mademoiselle de Montligné se calma seulement lorsque le train fut en marche, et qu'elle se trouva bien convaincue que, eût-elle oublié les objets les plus indispensables, il était trop tard pour les aller chercher.

Elle rangea le contenu de son sac de voyage, posa près d'elle son livre de prières, et après avoir regardé pendant quelque temps le paysage riant qui s'enfuyait aux deux côtés des portières, elle se mit à tricoter pour ses pauvres, tout en lisant de temps à autre un verset

de l'Imitation, aussi tranquillement que si elle eût été à Valvert.

À la station la plus proche, Pierre et Martine vinrent savoir si elle ne manquait de rien.

« Non vraiment ! Le plus fort, qui était de me mettre en route, étant fait, il me semble que rien n'est plus naturel que de voyager... Surtout, prenez un bouillon ou de la bière à tous les buffets ! Il faut se réconforter par cette chaleur ! »

Elle-même descendit à Blois pour demander un verre d'eau, puis s'amusa à regarder ses compagnons de route. Son œil perçant eut vite découvert, parmi les voyageurs des troisièmes, quelques enfants regardant d'un œil d'envie les fruits pleins de fraîcheur disposés en pyramides à l'intérieur du buffet, et un vieillard qui tâta sa poche comme pour se demander s'il pouvait ou non se permettre le luxe d'un léger rafraîchissement. En un instant elle courut au comptoir ; le vieillard, tout surpris, reçut une bouteille de vin vieux, et les enfants remplirent l'air de leurs cris de joie en voyant venir à eux ces fruits si tentants qu'ils n'osaient regarder qu'à distance.

Quand mademoiselle de Montligné remonta en voiture, elle ne s'y trouvait plus seule. Un voyageur était installé à l'autre bout du wagon, lisant distraitement son guide, et étouffant des bâillements.

Mademoiselle Géraldine le regarda à peine, tout d'abord. Elle ôta ses gants, releva une maille de son tricot, continua son travail, et son attention fut seulement attirée vers son compagnon lorsque, celui-ci s'étant assoupi, le livre posé sur ses genoux roula sur le tapis.

L'étranger ne fit pas un mouvement, mademoiselle de Montligné se baissa, ramassa le petit volume, et le replaça sur la banquette, puis elle regarda son voisin, machinalement d'abord, ensuite avec une attention croissante, presque inquiète, comme si elle eût été à la fois fascinée et effrayée par sa présence inattendue.

C'était un homme d'environ quarante-huit ans, — son âge, à elle. Mais elle avait presque l'air d'une vieille femme, en dépit de son apparence robuste, tandis qu'on lui eût, à lui, donné cinq ou six ans de moins. Il était grand et mince, souple et nerveux, extrêmement élégant, et d'une mise soignée, quoique dépourvue d'une affectation de recherche toujours ridicule chez un homme. Ses cheveux blonds s'éclaircissaient aux tempes et se nuançaient de fils blancs, son visage aux traits un peu émaciés était pâle et portait des traces de fatigue ; cependant, il était encore remarquablement beau, et quand on l'avait connu, fût-ce de longues années auparavant, il était difficile d'oublier ce visage.

Quelque chose d'indéfinissable bouleversait la physiologie de mademoiselle de Montligné, tandis qu'elle le



regardait avec une attention croissante; elle respirait plus vite, une émotion inaccoutumée se lisait dans son regard, et elle passa deux ou trois fois la main sur son front.

Peut-être l'étranger, dans l'espèce de demi-sommeil où il était plongé, eut-il conscience de l'examen obstiné dont il était l'objet. Ses paupières se soulevèrent brusquement, et son œil d'un bleu pâle, que voilaient à demi ses cils blonds, s'attacha à son tour sur la figure originale qui se trouvait devant lui.

Un instant, il tressaillit, comme si ce visage dur et vieilli éveillait dans sa mémoire un souvenir lointain; mais il essaya sans doute vainement de préciser ce souvenir, car il détourna les yeux, étendit paresseusement les bras, et reprit son livre.

Le sang de mademoiselle, de Montligné afflua à ses joues. Elle dut dénouer d'un geste brusque le voile de gaze qui enveloppait sa tête, et elle rouvrit deux ou trois fois avec impatience, comme pour chasser une pensée pénible ou un souvenir importun.

Le chasser!... chasser ce souvenir! Elle s'y essayait depuis près de vingt-cinq années, et toujours, cependant, une amertume involontaire se répandait dans son cœur quand ces réminiscences de sa jeunesse revenaient à sa mémoire. Comment eût-elle pu oublier qu'elle vieillissait sans famille, sans affections, sans intérêt d'avenir? Comment eût-elle pu oublier le vide qui se faisait autour d'elle, l'isolement de son cœur, de ce cœur si aimant dont la tendresse, pour son malheur, s'était un jour égarée, et s'était donnée sans qu'on la payât de retour?

Mademoiselle de Montligné avait été fiancée à l'un de ses cousins, et abandonnée par lui, sans raison, sans rupture violente, au moment où elle faisait les plus beaux rêves d'avenir. Il ne fut pas seulement infidèle à la foi jurée, mais encore cruel dans son égoïsme. Il avait cédé, il l'avouait, à la pression exercée sur lui par sa famille; il n'aimait pas, il ne pourrait jamais aimer cette fiancée, il avouait que tout ce qu'il lui avait dit n'était que mensonge...

Depuis, elle put se convaincre qu'elle eût été encore plus malheureuse s'il eût fait d'elle sa femme... Il cachait, sous cette beauté élégante, une âme sans délicatesse, sans élévation, facile proie des vices et des passions...

Mais la blessure jadis reçue avait brisé son avenir et l'avait éloignée de la voie que prenaient, autour d'elle, les autres femmes...

Elle demeura ainsi immobile, tremblante, l'âme soulevée par ce levain de rancune qu'elle avait cru étouffé par sa générosité de chrétienne... Et lui la regarda de nouveau, et sa mémoire incertaine fut aidée par le chiffre marqué sur le sac de Géraldine...

Leurs yeux se rencontrèrent... Des impressions rapides et multiples passèrent sur sa physionomie d'homme du monde, ordinairement impénétrable; il sembla hésiter, puis, prenant brusquement son parti:

« Géraldine, dit-il d'une voix basse, mais harmonieuse, combien d'années se sont écoulées depuis que je ne vous ai vue! »

Elle resta quelques secondes silencieuse, puis secoua la tête.

« Je m'étonne que vous m'ayez reconnue, dit-elle d'un ton qui avait recouvré une certaine tranquillité.

Vous êtes encore beau, encore jeune, Robert, et moi, je suis une vieille femme.

— Ne parlez pas ainsi... si ma présence vous est désagréable, je descendrai à la prochaine station...

— Pourquoi? Parlez-moi de vous, de votre famille, Robert... Je vis dans une solitude si complète que je ne sais plus ce qui se passe dans le monde. »

Elle parlait froidement, non pas avec un calme affecté, mais avec une tranquillité réelle; son émotion s'était dissipée, comme si les souvenirs qui l'avaient un instant agitée avaient concerné une autre femme.

« Ma famille? Hélas! elle est limitée à une fille... Il y a plusieurs années que je suis veuf... »

— J'avais appris, en effet, la mort de votre femme.

— Vous allez à Paris, Géraldine? Voyagez-vous beaucoup?

— Moi? Il y a longtemps que les voyages ont perdu leurs séductions à mes yeux, et je n'ai pas vu Paris depuis plus de quinze ans. J'y vais aujourd'hui accomplir une tâche, près de la veuve de Théobald de Montligné... Vous le rappelez-vous?

— Certainement, bien que je l'aie peu connu... Il vous était parent par une autre branche... Je ne savais pas qu'il fût marié. »

Mademoiselle de Montligné garda un moment le silence, puis reprit:

« Votre fille est-elle à Paris?

— Oui, elle habite chez ma belle-mère... Pauvre petite! sa santé est très frêle... »

Sa voix avait tout-à-coup faibli en prononçant ces mots, et son visage devint sombre tandis qu'il ajoutait:

« J'ai été malheureux, très malheureux... J'ai perdu trois fils, et je n'ai jamais vu ma femme que pleurer et languir. Ma petite Louisa est toujours malade, souffreteuse, et même aujourd'hui, les docteurs ne me répondent pas de sa vie... »

Cet homme offrait aux yeux d'un observateur, un type d'être blasé et fatigué, orgueilleux et hautain. Il y avait une indifférence glacée dans les regards distraits qu'il promenait autour de lui; chacun de ses traits racontait l'histoire banale de ceux qui ont beaucoup usé de la vie, et exprimait en même temps ce quelque chose d'inquiet et d'insatiable qui accompagne l'âpre recherche de la fortune et des plaisirs. Cependant, son émotion soudaine, en parlant de sa fille, révélait un sentiment sincère: — un filon d'or pur dans cet alliage. Le cœur généreux de mademoiselle de Montligné s'émut soudain. Elle oublia ce qui s'était passé jadis entre elle et l'homme qui l'avait trahie, et lui dit, du ton chaleureux qu'il avait connu autrefois:

« Il faut espérer de meilleurs jours, Robert. Ne vous découragez pas. Je me souviens que dans mon enfance, on a craint, pour ma vie... Il n'y paraît plus, n'est-ce pas?... Et à dix-huit ans, j'étais plus robuste que je ne souhaiterais voir votre fille le devenir, ajouta-t-elle en souriant, mais avec un peu de tristesse. Il vaut mieux rester féminine, on a plus de chances de plaire et d'être aimée... Elle n'est pas, je l'espère, atteinte de consommation? »

— Non, grâce au ciel!... Vous êtes toujours bonne, Géraldine, dit-il avec un peu d'émotion. »

Elle haussa les épaules, et reprenant de plus en plus



les allures cordiales de la parenté qui les unissait, elle dit :

« Habitez-vous toujours Paris ? »

— Naturellement. Mes affaires m'y retiendraient, si mes goûts ne m'y enchaînaient.

— Vos affaires ? Avez-vous un emploi, ou... faites-vous du commerce ?

— Non certes ! Je veux parler d'affaires de Bourse.

— Je croyais que vous aviez fait un héritage considérable.

— Bah ! est-on jamais assez riche ? répliqua-t-il d'un ton léger. »

On approchait de Paris. Le mouvement et l'activité de la grande capitale se faisaient déjà pressentir ; ça et là, il y avait des usines, les maisons de campagne devenaient plus nombreuses et plus petites, aussi, le paysage plus peigné, plus artificiel. On devinait que, à mesure qu'on avançait, chaque pouce de terrain représentait une valeur productive ou un luxe coûteux.

« Puis-je demander où vous descendez ? dit tout à coup M. de Valles.

— Je l'ignore moi-même ; cela dépendra absolument de ma cousine.

— Si j'avais un chez moi, je vous supplierais d'accepter mon hospitalité ; mais ma fille, ainsi que je vous le disais, habite chez son aïeule, et je n'ai, moi, qu'un logis de garçon tout à fait insuffisant... Si je pouvais du moins vous être utile ?..

— Merci... madame de Montligné m'indiquera un hôtel voisin de sa demeure.

— Vous me permettrez de vous y conduire ?

— Non, encore une fois merci. Tout ce que je réclamerai de vous, puisque vous vous mettez à ma disposition, c'est de me faire avancer une voiture. »

M. de Valles s'inclina, puis reprit avec une légère hésitation :

« Nous n'en resterons pas là, Géraldine ? Puisqu'un hasard que j'ose, en ce qui me concerne, qualifier d'heureux, nous a réunis, vous ne refuserez pas de me revoir ? Il m'en coûterait de vous dire adieu. »

— Je vous donnerai mon adresse quand j'irai voir votre fille, dit-elle, prenant la carte qu'il sortait à demi de son portefeuille. »

Le train entra en gare.

Mademoiselle de Montligné accepta l'aide de son parent pour retirer ses bagages, mais refusa de se laisser accompagner par lui.

« Non, non, dit-elle, on vous attend, et je n'ai plus besoin de vous. Mais, toute réflexion faite, je veux d'abord descendre à l'hôtel. En connaissez-vous un dans le voisinage de la rue Linnée ? »

M. de Valles ouvrit de grands yeux et avoua son ignorance absolue.

Il rentra vivement dans l'intérieur de la gare, prit quelques renseignements auprès d'un employé, et, jetant au cocher l'adresse qu'on venait de lui donner, il serra la main de sa cousine et ferma la portière, tandis que *Pierre montait sur le siège*.

Mademoiselle de Montligné se tourna vers sa femme de chambre, assise près d'elle.

« L'avez-vous reconnu, Martine ? demanda-t-elle ?

Martine était une personne silencieuse et réservée. Elle fit un signe affirmatif.

— Et auriez-vous cru que j'eusse si peu de rancune ? reprit mademoiselle Géraldine, secouant la tête.

— Je savais que vous êtes trop fervente chrétienne pour en vouloir à personne, mademoiselle. Cependant, il a été si vil, si déloyal, que je suis presque fâchée de vous voir si bonne envers lui.

— Bah ! c'est une vieille histoire, et j'ai pardonné comme je le devais, il y a bien longtemps... S'il a mal agi envers moi, il est trop puni : sa fille unique est malade. Je ne puis me souvenir que d'une chose, c'est qu'il est mon cousin, et que, ainsi que le dit le proverbe, le sang n'est pas de l'eau... »

Le fiacre s'ébranla à ce moment, et M. de Valles, debout à l'entrée de la gare, suivit d'un regard un peu ironique le voile de gaze qui s'agitait à la portière.

« Et je pourrais être le mari d'une telle ruine ! se dit-il, prenant son étui à cigares. Géraldine, ma chère, vous avez toujours été laide ; mais aujourd'hui vous êtes passée au rang des antiquités et des caricatures.

La voiture s'éloignait toujours, et, ayant allumé son cigare, M. de Valles fit un signe au cocher dont il avait retenu le fiacre pour lui-même.

« Elle n'a pas de rancune, pensa-t-il. Et puisque le hasard nous a réunis, je serais mille fois stupide de ne pas savoir profiter de cette rencontre ! »

### III

Madame de Montligné habitait près du Jardin des Plantes.

Les hôtels fashionables n'abondent point dans ce quartier, et les renseignements pris à la gare n'amenèrent qu'un résultat peu satisfaisant.

Mademoiselle Géraldine se résigna d'ailleurs avec beaucoup de philosophie, ne fit aucune réflexion sur le mobilier fané de la chambre dans laquelle on l'introduisit, et ne réclama autre chose qu'une quantité d'eau supérieure à celle qu'on assignait d'ordinaire aux voyageurs.

Elle redescendit presque aussitôt, et donna au cocher l'adresse de sa cousine, rue Linnée.

Il n'était guère que huit heures et demie : la soirée était belle et chaude. Au bas de la rue, sur la petite place triangulaire qui fait face aux murailles sordides de la Halle aux Vins, des Italiens étaient assis sous les platanes, offrant un spectacle pittoresque avec leurs haillons artistiques et leurs poses naturellement gracieuses.

Mademoiselle de Montligné regarda avec un vif intérêt les jolis enfants au teint bronzé et aux yeux brillants, qui babillaient dans leur langue harmonieuse. Au milieu de ce quartier presque pauvre, ce groupe animé qui était venu chercher les dernières effluves du soleil, produisait l'effet d'une note gracieuse et cependant mélancolique : ils étaient si loin de leurs belles campagnes brûlantes ! Les garçonnets au chapeau pointu, et les fillettes à la peau brune ressortant sous leur chemise blanche, avaient peut-être oublié la terre natale, s'ils l'avaient jamais vue, et les vieilles femmes aux traits accentués et bizarres qui



s'enveloppaient dans leur lambeau d'étoffe bigarrée ne la reverraient sans doute jamais plus...

La voiture monta la rue au pas fatigué de ses deux chevaux poussifs, et s'arrêta devant une maison d'apparence très modeste.

Mademoiselle de Montligné regarda le numéro, consulta son carnet, poussa deux ou trois soupirs, puis, ayant payé le cocher, s'engagea résolument dans l'allée.

Une concierge à l'air rébarbatif l'arrêta au passage, et fit répéter le nom de sa locataire.

« Ah! la dame du quatrième? C'est la porte à votre droite... quatrième au-dessus de l'entresol. »

Mademoiselle de Montligné monta d'un pas rapide l'escalier sans tapis qu'éclairaient imparfaitement des becs de gaz fort éloignés les uns des autres. Ses lèvres étaient serrées, et quand elle saisit le gland de laine fanée qui pendait au cordon de la sonnette, sa main tremblait légèrement.

La porte s'ouvrit, et dans l'ombre d'une très étroite antichambre, parut une forme petite et svelte. Mademoiselle Géraldine entrevit confusément une figure pâle dans des vêtements noirs.

« Madame de Montligné? dit-elle doucement. »

La jeune fille joignit les mains et s'écria :

« Vous êtes ma cousine Géraldine! »

Sa voix exprimait une si naïve confiance et un sentiment de soulagement si évident, que mademoiselle de Montligné, laissant de côté la raideur ordinaire de ses manières, la serra contre sa poitrine et l'embrassa deux ou trois fois sans parler.

La jeune fille lui prit la main, la guida à travers l'antichambre obscure, et ouvrit la porte d'un salon plus petit que le plus exigü des cabinets de toilette de Valvert. Cependant, la première impression causée par l'aspect de ce salon était agréable, bien que le second coup d'œil découvrit des meubles usés et fanés; mais l'arrangement en était gracieux, et des fleurs communes, mais fraîches, ressortaient çà et là sur les tentures décolorées.

« Maman repose; à son réveil, je lui apprendrai votre arrivée... Est-ce que vous avez diné? Je puis vous servir quelque chose si vous le désirez.

— Je n'ai besoin de rien, ma chère... Levez l'abat-jour de cette lampe... Merci... Ah! vous ressemblez à votre père! »

Les yeux de la jeune fille se remplirent de larmes, et  
(La suite au prochain Numéro.)

sa main trembla en serrant celle de mademoiselle de Montligné.

Elle était blonde et blanche, un peu pâle, même; ses yeux, d'un bleu foncé, bordés de longs cils, avaient un regard irrésistible, à la fois timide et confiant, doux et énergique. Elle n'avait point de beauté, mais le charme, qui est mille fois préférable. Ses traits délicats et sa taille frêle l'eussent fait croire plus jeune encore qu'elle ne l'était réellement; mais par moments, l'expression de son visage était celle d'une femme qui a connu la souffrance, et fait de la vie une expérience amère.

« Comment vous appelez-vous? demanda mademoiselle de Montligné après un examen attentif qui avait fait tour à tour pâlir et rougir la jeune parente.

— On m'a donné le nom qu'ont porté la plupart des femmes de notre famille: je m'appelle Marie-Géraldine. »

Mademoiselle de Montligné se pencha vers la jeune fille et la baisa au front.

« Je vous aimerai, je crois, davantage, pour ce nom qui est le mien. Théobald n'avait donc pas oublié sa famille? Pourquoi ne s'est-il pas souvenu qu'un vieux cœur solitaire lui gardait encore de l'affection?

— Il parlait souvent de vous. S'il ne vous a pas écrit, c'est qu'il était fier; l'heure de la pauvreté était-elle celle qu'il devait choisir pour revenir à vous?

— Oui certes! Une vieille fille ne s'étonne jamais qu'on l'oublie quand on est heureux; notre heure, à nous, est celle où l'on a besoin de notre amitié et de notre aide. Allez! quand on s'est attaché à fuir l'égoïsme, — et j'ose penser que je m'y suis essayée, — les années vous rendent indulgent... Votre frère est-il ici?

— Maman a exigé qu'il retournât au collège. Mais il ne veut pas lui être à charge, et il dit qu'il se fera soldat dès qu'il le pourra.

— Est-il laborieux et intelligent? »

Le visage mélancolique de Géraldine s'éclaira immédiatement.

« Oh! mon cher, mon noble Henry! dit-elle d'une voix qui vibra sous l'élan d'une vive tendresse. Si vous saviez quelle riche nature il possède, quelle délicatesse de sentiments et de pensées, quelle ardeur au travail! Je me ferais servante, s'il le fallait, pour qu'il pût achever ses études! Quelque carrière qu'il embrasse, il arrivera à de nobles destinées... Il est bien jeune; cependant, je me dis parfois qu'il y a dans cet esprit précoce des éclairs... oui, des éclairs de génie! »

M. MARYAN.

## ÉNIGME

De ma nature je suis très aigüe :  
Je pique, agace, blesse, et trop souvent je tue...  
— Courte, je couvre votre lit;  
— Fine, je suis un jeu d'esprit :  
Il y a trois cents ans, j'étais fort à la mode;  
Je me glissais partout... Bien qu'étrangère au code.  
Au Palais, l'avocat empruntait mon secours,  
Et du prédicateur j'égayais les discours.  
Plus sobre, de nos jours je brille en l'épigramme;  
— Et j'ai ma place aussi dans vos jupes, madame;  
— Bien loin de m'accuser d'être de mauvais goût,  
Vous m'étalez enfin jusque sur votre cou.





218

Coiffure de soirée.

## MODÈLES DE COIFFURE

de

M. DE BYSTERVELD

Rue du Faubourg-Saint-Honoré

n° 3.

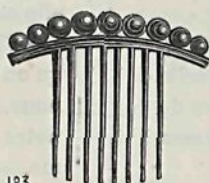


220

Coiffure de bal.

*Coiffure de soirée.* — Un pouff ondulé est posé devant et les cheveux des tempes roulés en demi-boucle forment une suite de bouclettes s'enchevêtrant. Derrière, de longues torsades roulées.

*Coiffure de bal.* — Une raie de côté divise les cheveux des bandeaux, lesquels



183

sont ondes et relevés sur les tempes. Les cheveux de derrière forment comme un pouff ondulé se terminant par des torsades. — Branche de rose de côté, près de l'oreille.

*Peigne en écaille blonde, à boules entières.* — Prix, 80 fr.

Peigne en écaille blonde.

De madame Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

## BARBUE A LA PARMESANE.

Après avoir enlevé les chairs d'une barbue, mettez-les dans une béchamel épaisse et faites chauffer le tout; dressez sur un plat, et après avoir saupoudré de mie de pain et de parmesan râpé, mettez au four de campagne pour faire prendre couleur.

## POULET SAUTÉ.

Coupez un poulet en morceaux. Faites revenir dans du beurre avec trois oignons hachés fins; le tout bien

doré, versez dessus deux cuillerées à bouche d'huile d'olive et sautez le poulet jusqu'à parfaite cuisson. Sel et poivre avant de servir.

Le poulet sauté à l'huile doit être fait rapidement sur un feu vif.

## FROMAGE ROND DIT DEMI-SEL ARRANGÉ EN CRÈME.

Par fromage, mettre deux cuillerées à café de sucre en poudre et une cuillerée à bouche de café noir très fort. Mélanger et battre le tout. Dessert délicieux.

Les mots triangulaire contenus dans le numéro du 9 avril, sont : *Tantale* — *avarié* — *nadir* — *trio* — *air* — *lè* — *e*.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4307, et une planche de patrons imprimée recto et verso.

## PREMIER CÔTÉ

Capote Louis XIV, première toilette (gravure n° 4305). — Robe, première figure, page 2 (cahier d'Avril).

## DEUXIÈME CÔTÉ

Visite Récamier, troisième toilette. — Costume d'enfant (Arménia) gravure n° 4305.